

LE FILM DE MA VIE:  
LE CINÉ-CLUB DE L'ASSOCIATION DES AMIS  
**NICOLAS BOUVIER, 22 HOSPITAL STREET**  
DE CHRISTOPH KÜHN  
JEUDI 6 JUIN À 19H00

2018 - n° 64

Tous les cinéphiles ont des « films de leur vie » comme on a « des livres de chevet », des films qu'ils aiment par-dessus tout, sans que ce soient forcément des chefs d'oeuvre qui resteront dans l'histoire du cinéma. Ils les aiment parce qu'ils les ont marqués dans leur jeunesse, parce qu'ils ont contribué à faire d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui ; ils les aiment, pour reprendre la belle

expression de François Truffaut, parce qu'ils leur ont donné à la fois une vision du monde et une vision du cinéma. Pour cette **projection du jeudi 6 juin à 19h00**, un membre de l'Association, Martine Jeandin-Tavelli, vous propose de découvrir ou redécouvrir **Nicolas Bouvier, 22 Hospital Street** de Christoph Kühn.

Réalisation Christoph Kühn  
Scénario Christoph Kühn  
Image Séverine Barde  
Musique Bertrand Denzler  
Avec Jean-Luc Bideau (voix)

**NICOLAS BOUVIER, 22 HOSPITAL STREET**

Christoph Kühn - Suisse - 2005 - vost - 83'

*En 1955, après avoir sillonné pendant deux ans les Balkans, la Turquie, l'Iran et la moitié du continent asiatique, Nicolas Bouvier, écrivain et photographe, s'installe à la pointe méridionale du Sri Lanka. Malade, sans le sou, contraint de vivre dans un simulacre de ville, il y connaît neuf mois de crise existentielle...*

«Un texte amulette, poli comme un harpon de baleinier, payé au prix du sang»

Tels sont les termes de Nicolas Bouvier pour qualifier *le Poisson Scorpion*, un récit que les critiques littéraires et les lecteurs aiment à considérer comme autobiographique. Ecrit plus de 25 ans après le séjour à Ceylan, à partir de ses carnets de notes et de croquis, il paraît légitime de se questionner sur la part de fiction qui l'habite. Et voilà qu'un réalisateur en tire un film, double ration fictive, du coup, celle de sa propre lecture, qui vient s'ajouter au texte originel : on n'en finit plus ! Christoph Kühn a réalisé des films monographiques assez curieux, traquant des personnages au destin dramatique, des solitaires souvent tragiques, et le choix du *Poisson Scorpion* semble trouver sa place dans cette série, un peu obscure, alors que Gaël Métroz, avec **Nomad's land** sorti en 2008, s'est emparé de *l'Usage du Monde* pour en faire un film à l'allure très différente.

**22 Hospital Street**, c'est une lente descente aux enfers, solitaire, à laquelle assistent cependant quelques témoins étonnés, les voisins, son logeur surtout, que Kühn a retrouvé et qu'il questionne longuement

à propos de son locataire de l'époque. Le regard de ce personnage décentre le propos et fait de Nicolas Bouvier un être étrange que le lecteur de *Poisson Scorpion* ne considérerait sans doute pas de cet oeil. Mais la fascination du réalisateur nous entraîne du côté des sortilèges et d'un monde surtout hallucinatoire sur lequel il retombe sans cesse. Monde de croyances, de superstitions menaçantes, exploit cruel d'un homme de foire - esprits sensibles, fermer l'oeil - que le texte écrit n'accentue pas de manière aussi intrusive et là où, dans le récit, le lecteur peut se faufiler sans trop d'effroi, l'humour de Bouvier y contribuant largement, le spectateur, lui, est contraint de regarder ce que le personnage a bien dû voir lui aussi ! Et de ce point de vue, ce sont les hallucinations, la réincarnation fantomatique du Padre, les tribulations des insectes, que Kühn semble prendre un plaisir particulier à mettre en scène, d'une manière tellement explicite que la frontière entre réalité et fiction disparaît, laissant toute sa place à la violence du délire. Dans ce film, les mots de Bouvier deviennent réalité, prennent forme, s'incarnent dans des êtres

qui donnent la chair de poule au spectateur. Sans évoquer les insectes... La voix off, grave et chaleureuse à la fois, de Jean Luc Bideau, dans un rôle pour une fois sérieux, restitué en quelque sorte ces 25 années qu'il a fallu attendre pour que le texte macère, mûrisse, pour qu'il devienne nécessaire, inéluctable: il fallait l'écrire pour enfin se délivrer de cette terrible expérience du voyage en soi, dans les tréfonds du pire... C'est *le Poisson Scorpion* qui a permis à Nicolas Bouvier d'obtenir une reconnaissance plus large, qui lui a offert le lectorat français jusqu'alors sourd à cette voix helvétique. Faut-il donc définitivement une dimension tragique pour séduire ? Ou un énorme « brin » de folie ? Ce film constitue, c'est ainsi que je le regarde, une invitation à aller voir de plus près une oeuvre qui ouvre bien d'autres perspectives que cet aspect terrifiant ; en d'autres mots, après ce voyage intérieur, le VOYAGE tout court et surtout celui que nous apportent les MOTS, la MUSIQUE et le MONDE. Il faut lire Nicolas Bouvier !

**Martine Jeandin-Tavelli**